

XYZ. La revue de la nouvelle

Onze carrés

Jean-Sébastien Trudel



Number 72, Winter 2002

Cartes postales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3794ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trudel, J.-S. (2002). Onze carrés. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (72), 39–43.

onze carrés

Jean-Sébastien Trudel

un

Je ne sais pas pourquoi je t'écris. Tantôt j'ai croisé une fille plutôt déshabillée ou mal habillée selon tes préférences. Son maquillage se voulait faux. Elle m'a demandé le chemin pour le centre-ville dont on était très loin. J'ai gardé le silence tout en esquissant un signe vague et elle s'est éloignée dans la mauvaise direction. Elle aura peut-être la chance de rencontrer quelqu'un d'autre. Je m'imaginais mal ce genre d'être intangible hors d'un groupe. Le souvenir des écouteurs immenses sur ses oreilles et du bruissement saccadé qui en sortait m'a accompagné un temps. J'entendais de nouveau ses minces paroles. Ne me cherche plus je ne serai nulle part, tu ne peux comprendre à quel point je pourrais ne pas revenir.

deux

Un reflet rougeâtre baigne de sa lumière l'arrière d'un bâtiment abandonné. Une rampe de chargement enfoncée dans le sol accueille une quantité d'eau non négligeable compte tenu du manque de pluie. On pourrait penser qu'une vie s'y est développée, que des algues ont commencé à recouvrir le béton ou que de minuscules créatures y naissent et y meurent à chaque instant, que le chaos a un sens. Une grande plaque de métal rouillé se distingue à peine du fond. L'eau doit provenir d'une fuite. J'essaie d'atteindre l'indifférence. Toucher la tiédeur de ce rouge apporterait une sensation étrange qui s'évanouirait sans cesse puisque ce sera toujours le même combat. Des débris divers flottent. D'autres ont pour de bon coulé et restent immobiles.

trois

Quand je suis tombé pour la première fois, j'étais dans une ruelle et il n'y avait personne pour m'obliger à me relever ou me regarder comme si j'avais mal. Le gris de la gravelle parfois réduite en sable fin a brusquement sévi autour de moi. La joue écrasée contre le sol, un paysage lunaire s'impose à perte de vue. La poussière m'entre dans les narines et dans les yeux. Je vois en une seule dimension les particularités d'un désert aux limites hypothétiques. Quelqu'un à bicyclette me frôle sans ralentir et soulève un nuage qui retombe sur moi pour commencer à me rendre complètement horizontal. Il suffirait que je me relève pour m'apercevoir de la précarité du vide. En essayant, c'est impossible.

quatre

Tu dois avoir conscience que les photos envoyées depuis deux semaines ont un lien avec ce que j'écris parfois au verso. Un lien ténu. Un lien que je voudrais ne pas avoir à chercher, à briser, que j'essaie d'oublier malgré moi pour qu'il n'y ait plus de raison au regard que je porte sur les choses. Tu vois ce parc, son extraordinaire normalité. Les arbres abandonnés à leurs troncs se rejoignent au point de fuite de la perspective, à l'endroit exact où le parc finit et où recommence la ville. L'herbe jaunie semble en suspens tellement on croirait la broyer sous nos pas. Il n'y a ni trace d'ombre ni velléité de mouvement dans cette nature que j'ai tenté de tuer.

cinq

Je n'ai pas vu l'autre banc tout de suite et encore moins la forme vautrée qui s'y perdait. Je me suis avancé jusqu'à atteindre la plus étroite proximité imaginable entre deux êtres qui ne se connaissent pas, qui ne se sont jamais vus. L'homme affalé porte

une barbe de plusieurs mois au moins, sans doute beaucoup plus vieille. Un chapeau recouvre sa tête mais on devine que ses cheveux commencent à se faire rares. Ses vêtements dépareillés se trouvent agencés par l'usure et la saleté. J'attends qu'il me remarque, le touche d'abord à l'épaule, puis le secoue parce que je m'imagine qu'il ne respire plus, avant de me convaincre que la rigidité de son teint le laissera insensible à toute poussée.

six

Le bleu toujours le bleu profond invisible impalpable assoiffé presque. Quelqu'un a dû omettre d'éteindre ce qui éclaire de l'intérieur cette transparence avant de quitter. J'ai traversé une haie et enjambé une clôture assez haute afin de pouvoir contempler cette nuit claire de l'eau teinte par l'azur des parois de la piscine. Je reste sur le bord, couché, mon nez touche parfois aux plis causés par la brise sans compromettre la tranquillité du lieu ponctuée par le bruit sourd des pompes. Quand on regarde avec attention, quand le regard se fait moins dupe, on peut sentir l'absence de propreté réelle et le mouvement indompté, même si l'on sait pertinemment que cet endroit est astiqué, rendu lisse par le travail de l'immobile.

sept

Les automobiles s'alignent et se ressemblent, le terne et l'éclat de leurs carrosseries se neutralisent, le garçon a une dizaine d'années et louvoie entre elles à quelques mètres en avant de moi. Tes traits s'effacent, tes yeux n'ont plus de couleur ou du moins celle-ci se dilue dans les milliers d'images fixes que j'ai prises à ma vie, je t'oublie, j'essaie de repousser mon contentement, j'y parviens mal. Une clé à la main le gamin égratigne à grands traits les portières des voitures qu'il frôle. Il a vu que je le voyais et a continué son manège en me gratifiant d'un sourire, je

l'ai suivi longtemps en glissant un doigt sur les marques parce que le stationnement n'a pas de fin.

huit

Le papier, décollé par endroits à cause des intempéries ou du soleil, laisse présager une surface blanche que des taches jaune pâle et des petits points noirs ou gris maculent, mais surtout, les espaces ainsi pratiqués dans l'image rendent celle-ci inintelligible, bien qu'on puisse encore vaguement se douter de ce que ce panneau raconte en remplissant les vides et en liant les lignes brisées. Quand mes yeux s'ouvriront à nouveau tu n'auras pas changé, mais au moins je ne pourrai plus te voir. On devine deux silhouettes élancées et une distance qui va en augmentant, on voudrait qu'il n'y ait rien d'autre à faire que de permettre au temps d'accomplir son travail sans opposer de résistance, sans se leurrer sur l'issue.

neuf

En prenant cette photo j'ai eu l'impression de salir une image qui n'en valait pas la peine, qui n'aurait jamais dû être saisie. En lisant ce petit mot peut-être devineras-tu pourquoi je ne pouvais me dire autrement, pourquoi il fallait que je remarque cette poubelle renversée et les papiers souillés, collés au sol par un liquide douteux et nauséabond, pourquoi je n'ai pas cessé de te pardonner d'être toi-même oui pourquoi ces journaux déchirés, ces maigres restes de nourriture ou ces conserves vidées de leur contenu, pourquoi les clichés que je t'envoie ne me disent plus rien, m'émeuvent moins, pourquoi j'erre à la recherche d'une délivrance qui ne viendra pas, toi qui te passes très bien de moi peut-être comprendras-tu pourquoi.

dix

Ils se rouaient de coups en se roulant par terre, le plus petit ne dominant qu'une fraction de seconde un combat dès l'abord inégal et apparemment injustifié, où les cheveux étaient empoignés et tirés vers l'arrière, où des doigts s'enfonçaient dans le visage, réussissant presque à arracher une lèvre, mais le plus grand, celui qui tirait les cheveux, a alors réussi à mordre la main qui l'attaquait, je n'ai ni reproche ni demande à te faire, puis il a balancé un genou dans l'entrejambe du petit ce qui a eu pour effet de plier son adversaire en deux pour de bon et de mettre fin au combat silencieux, le plus grand des deux enfants remarquant à ce moment seulement ma présence.

onze

À défaut de pouvoir reproduire la musique improbable qu'il jouait, voici l'ombre d'un guitariste avec ses angles et ses arrondis ainsi qu'un morceau de son épaule couverte d'une veste en velours bleu qui contraste avec le jaune du sol, croquée dans ce parc que je connais désormais dans ses moindres nuances, non loin du banc au vieil homme, sa musique avait des accents nostalgiques que je ne voulais pourtant pas entendre, elle n'avait pas de fin, nul point final, à peine quelques pauses, quelques transitions, durant lesquelles je comptais les battements de mon cœur et sur un hasard impossible, dans ce parc où nous aurions pu nous rencontrer, mais qui n'a jamais été qu'un carré parmi tant d'autres de solitude achevée